

NOÉMIE LVOVSKY

**"LA COMÉDIE ROMANTIQUE
DONT ON AVAIT BESOIN"** VOGUE

VOGUE

DES PREUVES D'AMOUR

UN FILM DE
ALICE DOUARD



64^e SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2025



«Des preuves d'amour»

Un film de Alice Douard

Date de sortie en Suisse romande: 19 novembre 2025

Date de sortie en Suisse alémanique: 4 décembre 2025

Long métrage, France, 2025

DCP, Couleur, 97 min

Langue: français (VO), allemand (ST)

CONTACT

Presse

Eric Bouzigon

eric@filmsuite.ch

+ 41 79 320 63 82

www.filmsuite.ch

Distributeur

Cineworx GmbH

info@cineworx.ch

+41 61 261 63 70

www.cineworx.ch

1. Synopsis

Céline attend l'arrivée de son premier enfant, mais elle n'est pas enceinte. Dans trois mois c'est Nadia, sa femme, qui accouchera de leur fille. Nous sommes en 2014 et la France vient d'adopter la loi permettant aux couples de même sexe de se marier. Céline se prépare à devenir parent dans un rôle qu'on ne lui reconnaît pas encore, tout en naviguant entre les bouleversements d'une grossesse et les absurdités administratives.

Présenté à la Semaine de la Critique au dernier Festival de Cannes, « Des preuves d'amour » est le premier long métrage d'Alice Douard. Cette comédie romantique engagée, lumineuse et pleine de justesse, esquisse avec légèreté et tendresse les obstacles d'un couple soudé face aux rigidités de l'état civil et aux injonctions sociales. L'alchimie entre Ella Rumpf et Monia Chokri, soutenue par la présence nuancée de Noémie Lvovsky dans le rôle d'une pianiste de renommée, confère au récit une sincérité rare et un charme désarmant.



2. Biographie de Alice Douard

Alice Douard étudie à La Fémis dans le département réalisation. Son film de fin d'études, « Extrasystole », est sélectionné dans de nombreux festivals. Elle réalise ensuite deux autres courts métrages, « Les Filles » et « Plein Ouest », et travaille en parallèle au poste de scripte.

En 2022, elle crée la société Les Films de June avec Marie Boitard et réalise « L'attente », qui obtient le César du meilleur court-métrage de fiction en 2024. La même année, elle réalise et coproduit son premier long-métrage, « Des preuves d'amour ».

3. Filmographie de Alice Douard

2025 « Des preuves d'amour », film de fiction

2022 « L'attente », court métrage

2019 « Plein ouest », court métrage

2017 « Robin », film de fiction

2015 « Les filles », court métrage

2013 « Extrasystole », moyen métrage



4. Entretien avec Alice Douard

Le cœur de votre histoire – un couple de femmes qui attend son premier enfant – s’inspire de votre expérience personnelle. Pourquoi avoir choisi d’en faire le sujet de votre premier film ?

Pour créer une image manquante. Comme Céline, mon héroïne, j’ai attendu mon premier enfant sans le porter. Et j’ai dû l’adopter. Une situation qui a généré plein de questions. Celles que je me suis posées, d’abord. Mais aussi celles, nombreuses, que les autres m’ont posées. Il n’y avait pas d’images ou de modèles auxquels se référer. J’ai donc eu envie de créer ces images et de raconter de manière intime ce qui questionnait réellement notre façon de faire famille. Pour en explorer la singularité mais aussi la banalité. Pour proposer une représentation loin des fantasmes véhiculés. Dès le départ, j’ai souhaité que le film soit accessible et que tout le monde puisse se reconnaître dans les personnages. C’est une proposition de réconciliation à un endroit où il y a eu beaucoup de violence.

Avez-vous envisagé, éventuellement, la voie du documentaire ?

Non, parce que ce n’est pas ma formation. Je suis sortie de la Fémis, section réalisation, et les courts métrages que j’ai pu réaliser pendant et après mes études étaient des fictions. En revanche, je me suis beaucoup documentée avant d’écrire mon scénario. J’ai rencontré de nombreux couples de femmes qui avaient vécu la même expérience que nous, avant la loi Taubira pour certaines, après pour d’autres. Pour toutes, la question de la reconnaissance légale mêlée à la réalité de la maternité était une épreuve. Depuis 2021, la loi a évolué. Une femme peut faire une reconnaissance anticipée de l’enfant à naître, alors qu’à mon époque, on devait passer par la procédure d’adoption, ce qui était laborieux mais aussi une chance. Car avant 2013, la question de faire famille dans un cadre légal n’existait pas ! J’ai choisi de situer le récit à cette période et de faire de mes personnages des pionnières. C’est un film d’époque d’une certaine manière. Le parcours d’adoption me semble être à la fois une trame romanesque pour le film et une réalité dont il faut témoigner. Il est toujours utile de raconter l’histoire.

« Des preuves d'amour » développe le sujet de « L'attente », votre court-métrage récompensé par un César en 2024. Peut-on dire pour autant qu'il s'agit d'une extension ?

Ce sont deux films différents avec un sujet commun. D'ailleurs, je les ai écrits en parallèle. Pour le court, j'ai choisi le cadre d'un huis clos, dans une maternité, et une unité de temps, les quelques heures qui précèdent l'accouchement. Le long-métrage raconte un autre couple, dans son intimité, dans sa confrontation aux regards des autres, et dans sa quête juridique. C'est un film plus ample, plus politique, qui offre une grande galerie de personnages et questionne aussi les générations. Les deux films ont en commun d'aller vers la naissance et vers l'universalité de la parentalité.

Une chose est restée, néanmoins : votre long métrage adopte une fois encore le point de vue de celle qui n'est pas enceinte...

Ce film est un portrait, comme le sont d'ailleurs mes courts métrages. Et pour cela, j'aime coller à mon personnage. Durant tout le travail de découpage avec Jacques Girault, le directeur de la photographie du film, la question du point de vue était centrale. À quelle distance filme-t-on Céline, avec quelle focale ? Est-ce qu'on la suit ou est-ce qu'on la regarde se déplacer dans le cadre ? La juste distance est ce qui permet l'empathie et l'identification. C'est central dans la mise en scène. Et Céline est un personnage en mouvement. Je disais à Ella Rumpf, qui l'interprète : ton personnage ne s'assoit pas. Et à mon équipe : le film est comme un train en marche. Céline se prépare à accueillir son enfant et va chercher des témoins pour constituer son dossier afin de pouvoir dégainer les « preuves d'amour » quand l'enfant sera là.

Coller au point de vue de Céline ne vous permet-il pas, aussi, de questionner les genres et d'en briser les frontières ?

Tout à fait. Céline, d'une certaine manière, est du côté des pères. Elle ne prend pas en charge la physicalité de la grossesse. Elle est spectatrice de l'arrivée de son enfant. Mais contrairement aux hommes, elle aurait pu porter son bébé. C'est là qu'il est intéressant de la faire dialoguer avec des personnages masculins. Dans l'expérience commune, le genre s'efface.



Une différence notable les sépare toutefois : elle ne cherche pas seulement sa place, elle cherche aussi sa légitimité aux yeux de la loi...

Oui, l'adoption est pour Céline une réalité, et le point de départ du scénario. Pour ce faire, elle doit recueillir 15 témoignages de ses proches qui prouvent qu'elle a désiré son enfant et qu'elle s'en occupe. Il est important que les témoins soient variés et comprennent les deux familles. Forcément, comme il faut se montrer sous son meilleur jour, la création du dossier est une forme de fiction. Et les témoins un panel de regards sur la situation de Céline et Nadia, sa compagne. Mais le récit glisse, au fur et à mesure que la grossesse avance, vers la question de la maternité, et donc de la responsabilité d'attendre un enfant que l'on prendra en charge au quotidien. C'est là, alors, que le film devient universel.

Ne le devient-il pas également à travers la ronde des témoins de Céline ? Car alors chacun d'eux lui explique ce que c'est qu'être une « bonne mère »... Où l'on voit que le thème de la maternité intéresse beaucoup de monde, décidément !

Tout le monde a un avis sur la maternité. Au-delà de la situation particulière de Céline et Nadia et de la curiosité (légitime d'ailleurs) qu'elle suscite, il y a une injonction à être une « bonne mère » dès lors qu'on décide de faire un enfant. Une injonction qui concerne toutes les femmes ! En fait, l'universalité du film se trouve là aussi. Dans le regard qui est posé sur quiconque va devenir parent.

Marguerite, la mère de Céline, une pianiste renommée qui s'est davantage occupée de sa carrière que de sa fille, est loin d'être un personnage anodin. Que vouliez-vous raconter à travers elle ?

Lorsqu'on devient parent, on se réajuste par rapport à ses propres parents. Un nouveau rapport, d'adulte à adulte, se crée. Et le personnage de Marguerite pose une vraie question : quelle maternité choisit-on ? Quel sacrifice fait-on pour ses enfants ? Que se passe-t-il si l'on décide de privilégier sa carrière comme dans le cas de Marguerite ? Céline et sa mère entretiennent un rapport complexe. Il y a une fracture, parce qu'il y a une absence. Mais Marguerite a transmis le goût de la liberté à sa fille. Et il y a entre elles une forme d'admiration mutuelle et un héritage : celui de la musique. Céline est DJ, et, comme sa mère, elle se produit devant des foules. À défaut de moments partagés, la filiation se joue dans les gestes, la technicité, la concentration.

La musique tient une place importante dans le film.

Les morceaux sont en partie narratifs et se répondent au fil du récit, qu'ils soient électroniques, pop ou classiques. Leur point commun est leur rythmique rapide et la mélancolie de leurs lignes mélodiques. Le scénario s'est un peu construit comme une partition, avec des titres choisis pendant l'écriture. Il fallait que les comédiennes puissent se les approprier et les travailler. Il n'y a pas de composition à l'image. Pour autant, trois morceaux d'un même artiste – Chapelier Fou – qui mélange musique électronique et acoustique, complètent la B.O. comme un score.



En dépit de ses embûches et de ses tensions, beaucoup d'humour et de scènes de comédies jalonnent votre récit, finalement très tendre et assez heureux. Pourquoi ?

Les films qui parlent de l'homosexualité s'inscrivent souvent dans un registre dramatique - on comprend bien pourquoi d'ailleurs. Mais les images joyeuses sont importantes pour se construire. Elles m'ont manqué, plus jeune. J'ai voulu proposer peut-être le film d'après, aller vers la lumière, le romantisme et la joie. Je pense aussi que j'avais envie de réaliser un film populaire : l'humour et la tendresse peuvent y contribuer.

Votre mise en scène dégage une certaine poésie, dans ses mouvements de caméra comme dans sa lumière... Expliquez-nous.

En réalité, je me suis inspirée de plusieurs films-références, très différents les uns des autres. En premier lieu... « Terminator 2 » ! Ainsi, nous avons choisi de tourner avec des optiques anamorphiques et d'éclairer Ella Rumpf par rebond sur des plaques métalliques car je voulais filmer Céline comme l'est John Connor dans le film de James Cameron. Ses yeux, ses silences, ses trajets. Ella a une profondeur exceptionnelle dans le regard, j'avais parfois l'impression de filmer son âme. Autre référence importante pour moi : « Une affaire de famille » de Kore-eda... Outre le fait que ce film questionne, comme le mien, la façon de faire famille, j'en aime ses cadres très photographiques. Enfin, « Elephant » de Gus Van Sant m'a également servi de repère pour sa façon de filmer les corps dans les décors. Notre travail a été de trouver une cohérence esthétique avec toutes ces envies et toutes ces références, très larges.

Parlez-nous justement d'Ella Rumpf, qui incarne une Céline tout en intériorité. On a l'impression que le rôle a été écrit pour elle : est-ce le cas ?

Absolument, je l'ai écrit en pensant à elle. Ella, je l'ai découverte dans « Grave », le premier film de Julia Ducournau. Je l'ai trouvée saisissante dans le rôle de la sœur aînée. J'ai envie de la filmer depuis. Cela remonte à 2016, c'est dire ! On s'est vues plusieurs fois avant qu'elle accepte. Elle est très sauvage, il a fallu l'appivoiser. Mais ensuite, une fois qu'elle a dit oui, elle a vraiment été dans le travail. Ensemble, nous avons été en club pour préparer le rôle. Puis elle a suivi une formation de DJ et assisté à des balances dans différentes salles de concerts à Paris et à Bordeaux. C'est une actrice très concentrée. Son investissement est précieux.

Monia Chokri, qui joue Nadia, sa compagne, est d'une toute autre nature !

Ce sont des personnalités très différentes, en effet. La difficulté, pour moi, a été de trouver quelqu'un qui soit différent d'Ella, mais qui puisse former un couple crédible avec elle. J'avais en tête « Thelma et Louise » car le duo de ce film marche parfaitement et les deux femmes existent aussi indépendamment. Monia a beaucoup d'énergie, elle est physique. Elle dégage une forme d'insolence qui m'a semblé très intéressante, car cela déplaçait l'image de la femme enceinte, donc les clichés qui lui sont associés.



Et Noémie Lvovsky dans le rôle à la fois secondaire et central de Marguerite ?

Marguerite n'est pas secondaire : elle est au cœur du film ! Là encore, j'ai vraiment écrit le rôle pour elle. Parce que ce personnage nous fait rire et inquiète en même temps. Or Noémie sait tout jouer, c'est une grande actrice... en plus d'être une cinéaste dont j'aime beaucoup le travail. On s'est vues souvent pour préparer les scènes où elle joue du piano. Il fallait que l'on y croit, que la chorégraphie fonctionne. On a donc eu un vrai temps ensemble, en amont, avec Patrice Vanneufville, un répétiteur très patient. Par la suite, sur le plateau, Noémie s'est beaucoup investie parce qu'elle aimait le personnage. Il y a un plaisir du jeu très fort chez elle.

Est-ce que filmer des moments sensuels entre Céline et Nadia participait également d'une volonté de rendre leur couple crédible ?

La sexualité fait partie du couple, difficile de ne pas la représenter. Après, la question du comment s'est beaucoup posée. C'est une responsabilité que de les montrer en train de faire l'amour. Je ne voulais pas que ce soit timide, mais je ne voulais pas non plus mettre mal à l'aise. Pour moi, ce qui est beau, c'est l'avant et la montée du désir. On n'a pas besoin de donner à voir davantage, la crédibilité vient de l'intensité... et ensuite, fondu au noir. C'est intéressant, aussi, de jouer sur la frustration du spectateur.

Ça n'est pas le seul hors champ : vous ne filmez pas l'accouchement de Nadia, par exemple. Par ailleurs, « Des preuves d'amour » s'ouvre sur une archive... sonore !

Oui, le hors champ est un motif du film. Et puis l'on est abreuvé d'images, tout le temps : il m'a paru intéressant de solliciter l'attention du spectateur autrement. Ainsi l'archive sonore de l'ouverture nous donne à entendre le moment où la loi sur le « mariage pour tous » est adoptée à l'Assemblée nationale, le 23 avril 2013, après 136 heures de débats. Avec Pierre Deschamps, le monteur du film, nous avons choisi de faire écouter la voix de Claude Bartolone, alors président de l'Assemblée, parce qu'elle se veut neutre du fait de sa fonction, mais l'on sent bien qu'il est très ému. C'est ça qui est beau ! Quant à l'accouchement, j'ai voulu que l'on soit dans le juste après. C'est-à-dire dans les soins, à la fois de l'enfant et de la maman qui vient de le mettre au monde. Ça n'est pas un hasard : j'avais envie de filmer la rencontre. Car à ce moment-là, on n'est plus deux mais trois. Pour toujours a priori.

Parlez-nous de vos productrices.

Les Films de June est une structure que nous avons créée Marie Boitard et moi, en famille, pour fabriquer mon court-métrage « L'attente », fortes d'une longue collaboration depuis mes premiers courts-métrages d'étudiante à la Fémis. Nous avons en parallèle développé le scénario de « Des preuves d'amour ». J'ai proposé à Marine Arrighi (Apsara Films) avec qui je développais un autre projet de produire ce film-là, en sachant que nous serions coproductrices et Marie directrice de production. C'était une prise de risque pour elle de suivre cette dynamique de travail en couple. Marie et moi avons une grande complémentarité dans le travail. Ensemble, nous réfléchissons très en amont à la constitution de notre équipe (en partie fidèle depuis mes courts-métrages) et nous anticipons les difficultés liées à des décors ou à une écriture a priori trop ambitieuse. Notre collaboration et le temps que nous pouvons investir bien en amont de la préparation me

permettent de ne pas revoir mes ambitions à la baisse ou de couper mon scénario. Ainsi, lorsqu'on se lance dans la préparation du film avec l'équipe, les principaux problèmes sont résolus et les questions artistiques (décors, costumes, découpage, etc.) peuvent rester au centre du travail. C'est extrêmement précieux, surtout pour un premier film fabriqué dans une économie relativement modeste.



Vous souhaitez que tout le monde puisse se reconnaître dans votre film... Le regard que la communauté LGBTQ+ pourra porter sur lui reste-t-il important pour vous néanmoins ?

Hyper important ! C'est un film qui raconte la joie et la difficulté de faire famille pour nous. C'est aussi une réponse aux très nombreuses et très violentes manifestations qui se sont opposées au projet de loi ouvrant le mariage aux couples de même sexe. J'espère qu'il sera fédérateur. Cela avait été le cas avec « L'attente », mon court-métrage. J'avais reçu de nombreux témoignages, émanant aussi bien de filles que de garçons.

5. Liste artistique

Céline	Ella Rumpf
Nadia	Monia Chokri
Marguerite	Noémie Lvovsky
Erika	Emy Juretzko
François	Julien Gaspar-Oliveri
L'avocate	Jeanne Herry
Adèle	Aude Pépin
Nour	Philippe Petit
Friquette	Anne Le Ny
Sofia	Émilie Brisavoine
Hammou	Hammou Graïa
Pierre	Tom Harari
La sage-femme visite	Eva Huault
Agathe	Pauline Bayle
Yann	Félix Kysyl
L'interne maternité	Hamza Meziani
Le mec du bar	Édouard Sulpice
L'obstétricienne	Mélodie Bonnin
La sage-femme	Loane Seguillon
L'auxiliaire de puériculture	Marianne Dubut

6. Liste technique

Réalisation	Alice Douard
Production	Marine Arrighi de Casanova Apsara Films Marie Boitard & Alice Douard Les Films de June
Scénario	Alice Douard
Photographie	Jacques Girault
Montage	Pierre Deschamps
Son	Erwan Kerzanet Vincent Vatoux Caroline Reynaud Olivier Guillaume
Supervision musicale	Raphaël Hamburger
Décors	Anne-Sophie Delseries
Costumes	Pauline Juille